Les peintures murales de Jean Coquet de l'hôpital Desgenettes à Lyon *

par Frédéric CHAUVIN ** et Louis-Paul FISCHER

La tradition de célébrer le dévouement des soignants, la générosité de mécènes ou un saint patron par des œuvres d'art, à l'intérieur même de l'hôpital, est ancienne puisqu'elle trouve ses racines au Moyen Âge où elle puise sa source dans une pensée religieuse profonde. Ainsi l'art occupait dans les hôpitaux une place identique à celle qu'on lui connaît dans les lieux de culte.

Avec le développement de la technologie médicale et de l'hygiène hospitalière, les murs des hôpitaux se libèrent de toutes représentations artistiques. Au XXème siècle, l'art à l'hôpital devient presque déplacé, inconvenant. Fort heureusement, cette incongruité semble vouloir disparaître avec le vote d'un décret en avril 2002 sur l'obligation de réserver 1 % à l'artistique sur tous les programmes de construction hospitalière nouvelle. À Lyon, le nouvel hôpital d'instruction des armées Desgenettes, inauguré en 1946, est un bâtiment à étages qui est une expression visible de la mutation moderne des structures de soins, ordonnée par le progrès médical. Pourtant, l'architecte Georges Curtelin mandate son décorateur attitré, Jean Coquet, pour la réalisation de l'aménagement et de l'ornementation de l'atrium, du bureau du médecin-chef, ainsi que du dessin des jardins. La décoration du bureau restera à l'état de projet. Jean Coquet, dont une partie importante de l'œuvre a été dédiée à l'art religieux, rend hommage, par deux peintures murales de grandes dimensions, à René Nicolas Dufriche baron Desgenettes, archétype du médecin militaire, ainsi qu'au Service de Santé des Armées, fortement implanté à Lyon depuis l'arrivée de l'École du Service de Santé Militaire en 1888.

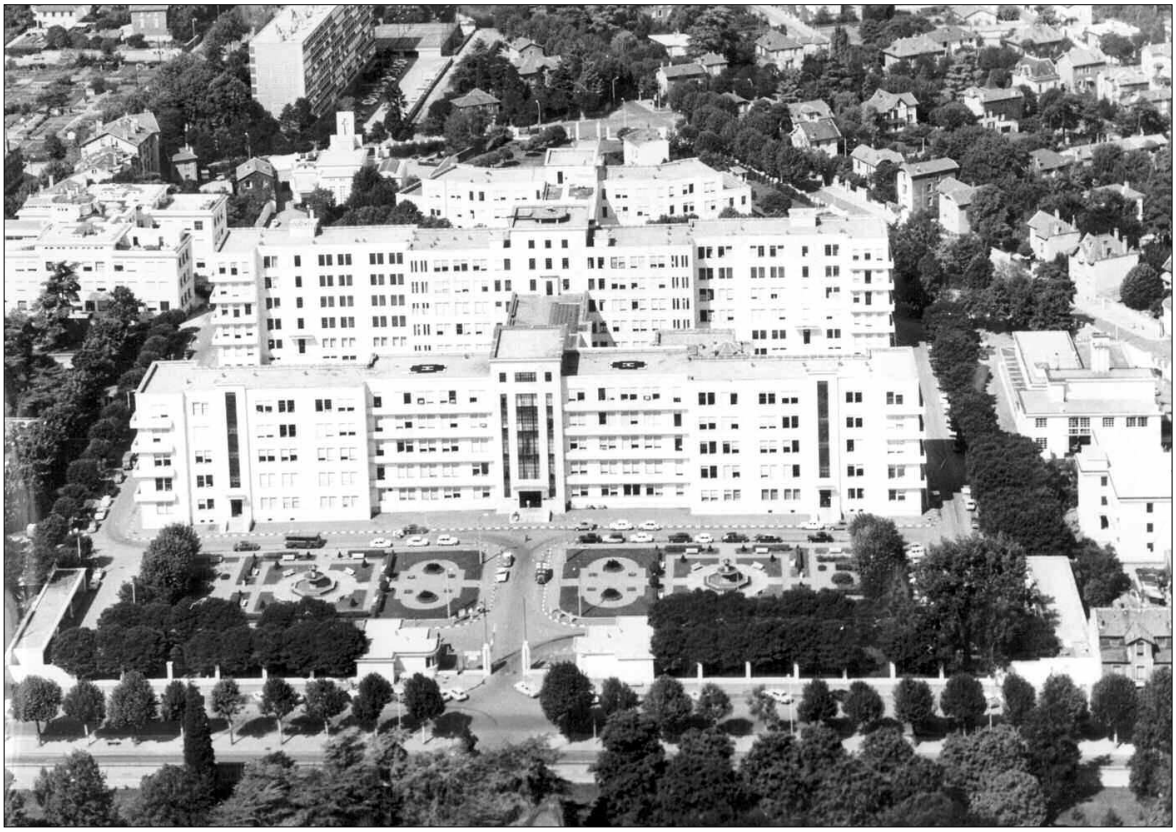
Le nouvel hôpital militaire Desgenettes inauguré en 1946

L'esprit de la réalisation de ces fresques est intimement lié à la conception du nouvel hôpital militaire d'instruction destiné à remplacer les bâtiments vétustes et peu fonctionnels, situés au centre ville de Lyon, sur la rive droite du Rhône, quelques centaines de mètres en aval de l'hôtel-Dieu. Le premier hôpital militaire lyonnais est en effet fondé le 18 décembre 1831, et entre en fonction dès l'année suivante, utilisant les bâtiments dits de la Nouvelle-Douane, ainsi nommés car ils avaient abrité pendant quelques années l'Hôtel des Fermes entre 1786 et 1790, pour servir ensuite de caserne. L'hôpital de la Nouvelle-Douane, ou hôpital militaire de la Charité, prend le nom de Desgenettes en

---

* Comité de lecture du 15 mai 2009.

** Service de chirurgie orthopédique et traumatologique, HIA Desgenettes, 108, boulevard Pinel, 69003 Lyon.



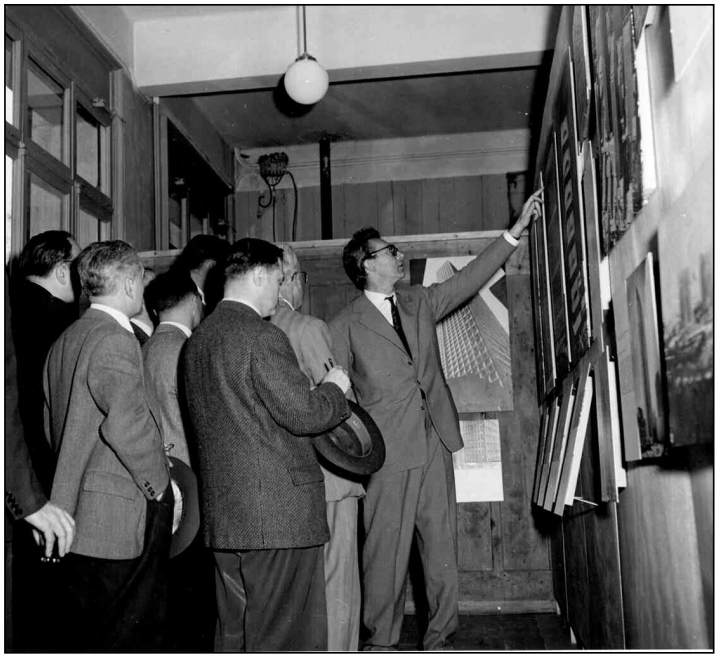
Vue aérienne en 1960 de l'hôpital d'instruction des armées
(Desgenettes : dessin des jardins à la française de Jean Coquet)

1888, de manière arbitraire. En effet, tous les hôpitaux militaires français ont été rebaptisés à cette époque pour rendre hommage aux figures célèbres de la médecine militaire et en particulier aux médecins du premier et du second Empire. Desgenettes n'avait fait que passer à Lyon ou n'avait été en villégiature que quelques jours, en particulier lorsqu'il était descendu de Paris en voiture à cheval accompagné de sa jeune épouse et de Dominique Larrey, à destination de Toulon, pour les préparatifs de la campagne d'Égypte en 1798. Il avait d'ailleurs trouvé l'accueil des Lyonnais très froid.

Au début des années 1930, le projet du nouvel hôpital militaire, qui conservera le nom de Desgenettes, aboutit enfin avec l'achat d'un terrain appartenant aux Hospices Civils de Lyon, situé à quelques centaines de mètres de l'hôpital Grange-Blanche construit d'après les plans de Tony Garnier et inauguré en 1933. Contrairement à son homologue civil, l'hôpital Desgenettes ne sera pas pavillonnaire. Sa structure verticale, élégante et bien proportionnée, correspond aux goûts de l'époque et permet des économies substantielles grâce à une unité de lieu des services médicaux, chirurgicaux et administratifs. Le nouvel hôpital Desgenettes peine à sortir de terre : les travaux, débutés en 1934, seront interrompus pendant la Seconde Guerre mondiale et finalement l'hôpital sera inauguré en 1946. Ces difficultés ont probablement également fait revoir à la baisse les ambitions des commanditaires du travail de Jean Coquet. Parmi les décorations initialement prévues, seule celle de l'atrium, actuellement hall d'accueil de l'hôpital et entrée principale, sera effectuée selon le projet initial.

Jean Coquet : décorateur lyonnais prolifique

Né à l'hôtel-Dieu de Lyon le 9 octobre 1907, Jean Coquet se destine dès l'âge de 15 ans à une carrière artistique. Élève à l'École des beaux-arts de Lyon, il est très tôt remarqué par ses professeurs dont le célèbre Georges Décôte, son professeur de peinture, qui l'associera aux derniers décors de la basilique de Fourvière. Il puise son expérience dans un long voyage en Italie dont il rapporte une formation classique et un goût marqué pour les primitifs italiens. Ses pôles d'intérêts sont multiples : dessins publicitaires, imageries, illustrations de livre, affiches. Il devient le décorateur attitré des architectes Louis Mortamet et Georges Curtelin. Ce dernier dessine sa propre maison à Sainte-Foy-lès-Lyon, 9 rue Paul Huvelin, qui renferme un atelier sur deux niveaux, lui permettant la réalisation des grandes compositions.



Jean Coquet 1907-1990, directeur de l'École des beaux-arts de Lyon commentant une exposition

De 1933 à 1955, il est professeur de décoration générale à l'École des beaux-arts de Lyon, très apprécié de ses élèves, qui furent nombreux à louer sa gentillesse et sa simplicité. Son influence sur ceux-ci a permis à beaucoup d'entre eux de manifester le rayonnement de l'école lyonnaise. Artiste très fécond, il exécute un nombre impressionnant de décors de fresques, de peintures, de tapisseries et de vitraux. Il touche à tous les domaines des arts plastiques et dessine aussi bien du mobilier que des céramiques ou des ferronneries. En 1945, il crée son propre atelier à son domicile pour la réalisation de vitraux entièrement conçus avec l'aide de quelques collaborateurs. En janvier 1955, il est nommé directeur de l'École des beaux-arts de Lyon, de l'École régionale d'architecture et des Écoles municipales de dessins.

Travailleur acharné, enseignant apprécié, sa renommée n'a pas pourtant été assurée en dehors du milieu artistique, même dans la région lyonnaise, où il a laissé une œuvre immense en particulier de nombreux vitraux des églises de Lyon et des environs. Citons ceux de l'église paroissiale du bourg de Sainte Foy-lès-Lyon (1948), les remarquables vitraux-dalle de l'église de Saint-Charles-de-Serin (1951-1952) où il existe également un Christ en bois sculpté de Jean et Yves Coquet, ceux de l'église Saint-Pierre-de-Vaise (1953). Plusieurs dizaines d'édifices religieux de la région lyonnaise sont décorés de vitraux fins ou en dalle de verre, mais il a également exécuté des vitraux en Saône-et-Loire pour la chapelle du monastère de Bethléem à Paray-le-Monial (1933), dans le Var à Toulon pour la cathédrale Sainte-Marie (1946-1948), pour l'église arménienne de Saint-Nichan de Charvieu-Chavagnieu (1982), en Isère à Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte (1984), les églises de la Loire à Salt-en-Donzy (1985) par exemple.

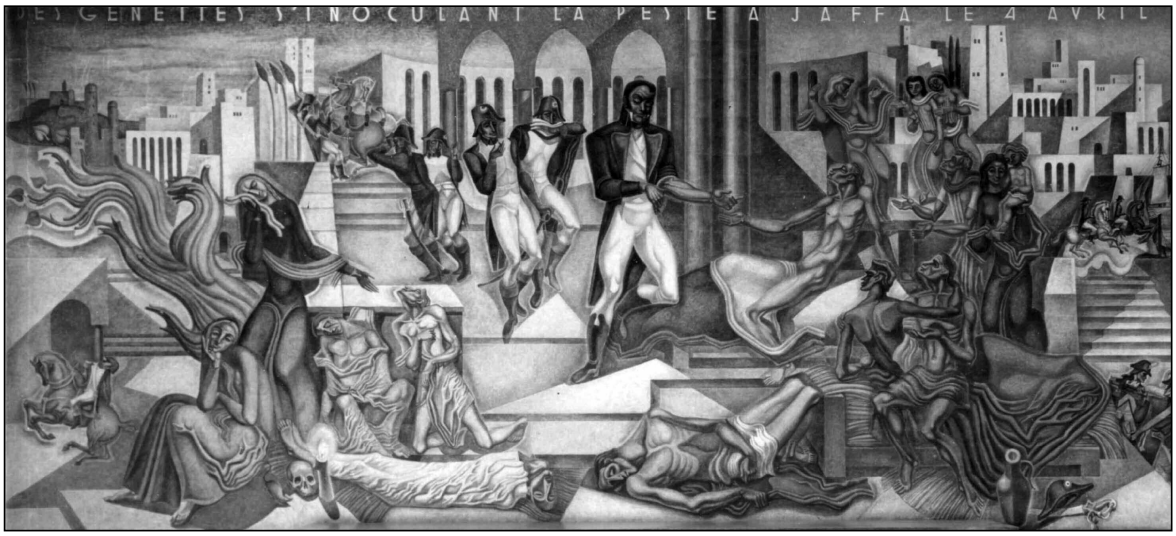
Les travaux de Jean Coquet n'ont pas encore été tous répertoriés par sa famille et s'échelonnent des années 1930 aux années 1980.

Pour la peinture, ses deux œuvres majeures sont le *Poème de saint Irénée* (1940) de la chapelle des facultés catholiques de Lyon, rue du Plat, huile sur toile marouflée de grandes dimensions et les fresques de l'atrium de l'hôpital d'instruction des armées Desgenettes (1946). Artiste indépendant, Jean Coquet n'a appartenu à aucune école, ni groupe artistique lyonnais. Son style est reconnaissable entre tous, avec un trait ferme à la manière byzantine, des silhouettes allongées dans des œuvres expressives et symboliques dont beaucoup sont liées à l'art sacré. Coquet doit être considéré comme l'un des précurseurs du vitrail moderne en ayant favorisé très vite l'utilisation du vitrail-dalle. Après la Seconde Guerre mondiale, il s'oriente vers des compositions abstraites (chapelle de la maison-mère du Bon-Pasteur-d'Angers à Lyon (le dynamisme de la Rédemption) 1970.

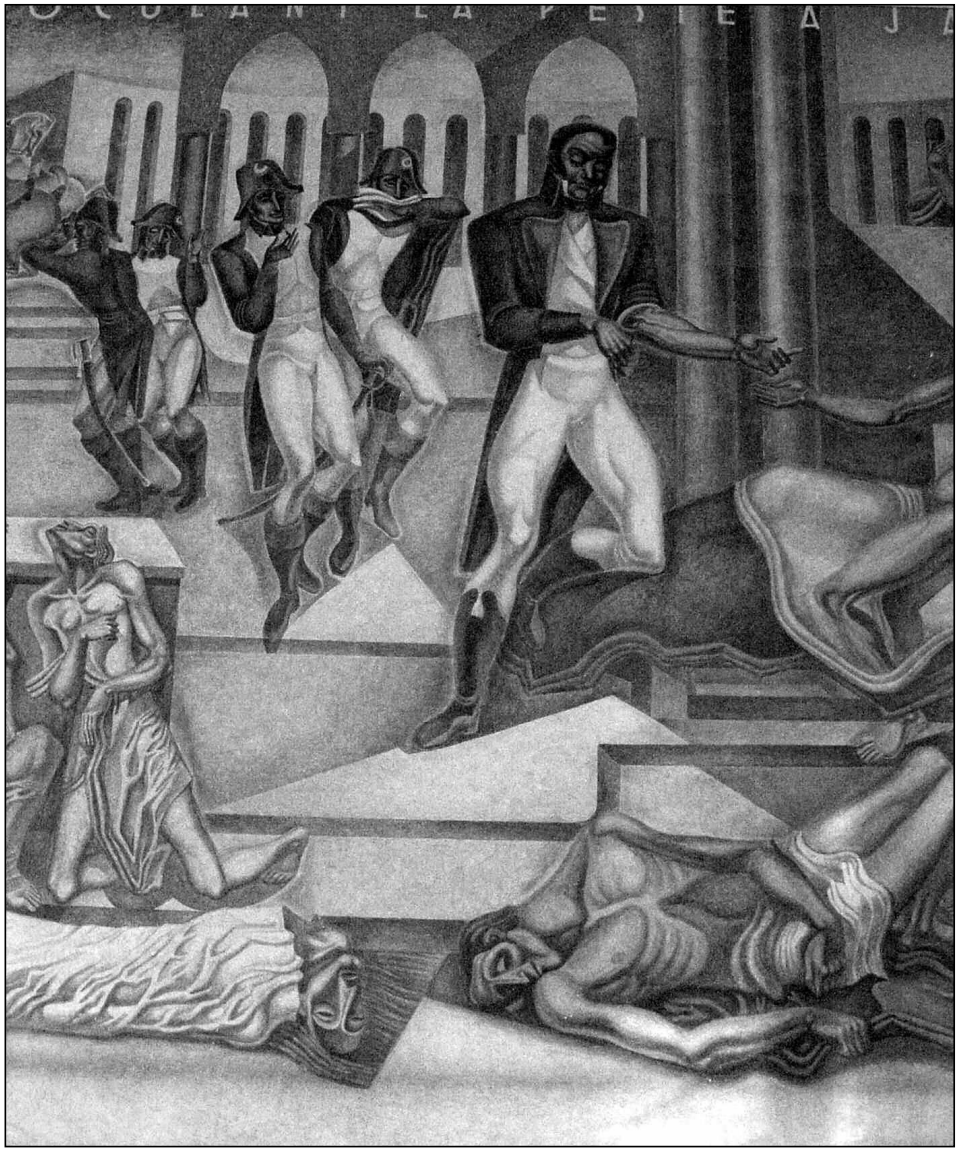
Présentation de l'œuvre : la décoration de l'atrium de l'hôpital Desgenettes

Dans le courant de l'année 1946, le nouvel hôpital militaire d'instruction Desgenettes est mis en service en totalité. Les peintures murales de l'atrium d'honneur sont des fresques mariées définitivement à l'architecture de l'hôpital. L'atrium est une vaste pièce du rez-de-chaussée, faisant office de distribution aux ailes latérales et au bâtiment central par des couloirs, ainsi qu'aux étages par deux escaliers latéraux. Orienté à l'Est, il est éclairé de la lumière matinale par une grande porte en fer forgée, surmontée d'un caducée de bronze et par des vitraux latéraux en dalle de verres brisés au dessin géométrique. Cet éclairage est complété par une lumière artificielle au néon à travers de grands panneaux en vitraux-dalles dissimulant les ascenseurs qui font face à l'entrée principale.

Les deux fresques se font face et sont intégrées dans un ensemble décoratif complet, associant deux meubles de l'ébéniste Christian Krass, qui semblent supporter les deux œuvres, des cache-radiateurs et des portes en fer forgé. Des *oculi*, également en vitraux-dalles colorés, surmontent les portes de distribution vers les services hospitaliers. Enfin, deux vases en céramique ornés de feuilles de chêne et de glands complètent ce décor. Les deux fresques, toutes deux signées Jean Coquet en bas à droite et une seule datée 1946, font presque 20 mètres carrés chacune (6,80 mètres de longueur sur 2,70 mètres de hauteur). Elles sont encadrées de pierre naturelle, rappelant le pavement de la pièce. Leur



Desgenettes s'inoculant la peste à Jaffa le 4 avril 1799
(Jean Coquet, Hôpital d'instruction des armées Desgenettes Lyon, fresque 1946)



Desgenettes s'inoculant la peste à Jaffa le 4 avril 1799 (Détail).

titre est annoncé sur toute la longueur à leur partie supérieure : - celle de gauche en entrant s'intitule : "Desgenettes s'inoculant la peste à Jaffa le 4 avril 1799" ; celle de droite : "Desgenettes fait prisonnier par les Russes est libéré grâce à sa réputation".

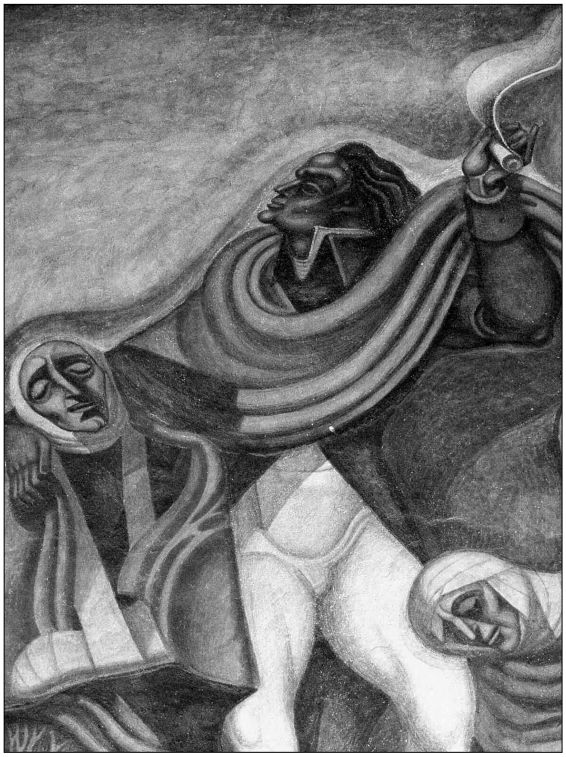
Contexte historique

Ne s'inscrivant pas dans une vérité historique, l'artiste représente néanmoins deux épisodes célèbres de la vie de Desgenettes : Le premier survenu en 1799, pendant l'expédition de Syrie durant la campagne d'Égypte où le général en chef Bonaparte avait nommé Desgenettes médecin-chef de l'Armée d'Orient. Cet épisode s'est déroulé en fait à l'ambulance de Saint-Jean-d'Acre et non pas à Jaffa, pendant le siège de la citadelle qui, on le sait, s'est terminé par un échec de l'armée française. Le deuxième épisode, beaucoup moins représenté dans l'art, rapporte la libération de Desgenettes durant la retraite de Russie, dans l'hiver 1812, pour suivre un oukase du tsar Alexandre Ier, en reconnaissance des soins prodigués par Desgenettes aux soldats russes. Nous rappelle-

Desgenettes fait prisonnier par les Russes est libéré grâce à sa réputation
(Jean Coquet, Hôpital d'instruction des armées Desgenettes Lyon, fresque 1946)

rons ces deux épisodes de la vie de Desgenettes auxquels l'artiste fait allusion afin de comprendre le développement des deux œuvres.

En 1799, l'an VII de la République, Desgenettes est médecin-chef de l'armée d'Orient, membre de l'Institut d'Égypte. Un an auparavant, il épouse à Paris, le 30 janvier 1798, Marie-Anne Colombier, fille d'un hygiéniste, inspecteur général des hôpitaux civils. Il est nommé par Bonaparte, qui l'a remarqué pendant la campagne d'Italie, médecin en chef de l'armée d'Angleterre. L'Angleterre semblant invincible sur son île, le Directoire décide de l'affaiblir par la conquête de l'Égypte. L'armada lève l'ancre à Toulon le 22 mars 1798. Desgenettes a 37 ans, d'origine normande, monté à Paris à l'âge de 16 ans, il a présenté sa thèse à Montpellier en 1789, après des études médicales itinérantes européennes. Il n'est militaire que depuis cinq ans. La campagne d'Égypte qui est un prémice des conquêtes coloniales françaises a duré trois ans. L'épisode de l'inoculation de la peste se déroule durant l'expédition de Syrie à l'ambulance de Saint-Jean-d'Acre lors du siège de la ville. La confusion de Jean Coquet avec Jaffa provient, sans doute, du titre de l'œuvre d'Antoine Jean Gros "Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa", dont il s'est inspiré. Dès juillet 1798, en Basse-Égypte, plusieurs cas de peste apparaissent simultanément à Damiette et à Alexandrie. Devant la rapidité de l'extension de la maladie, la contagion semblait probable. Berthollet



Desgenettes fait prisonnier par les Russes est libéré grâce à sa réputation (Détail).

suspecte la salive. Le manque de conditions d'hygiène paraît la cause évidente à Desgenettes qui édicte des règles prophylactiques : éloignement des troupes des cas de peste, incinération des vêtements des malades, mise en quarantaine et application de règles de propreté strictes : lavage fréquent des mains et friction d'huile d'olive. Si dans des conditions relativement sédentaires de l'armée en Égypte, ces mesures purent un temps enrayer les épidémies, il en fut tout autrement pendant l'expédition de Syrie en 1799. Le général en chef Bonaparte achoppe sur la forteresse de Saint-Jean-d'Acre, clé de la route de l'Empire turc. Le siège durant plusieurs semaines, les conditions d'hygiène deviennent détestables. L'épidémie de peste prend des proportions extraordinaires et finit par être une des principales causes de l'échec.

Desgenettes organise un triage, avant l'heure, en trois catégories : les perdus, les légèrement atteints et entre les deux les graves dont il s'occupe personnellement. On peut s'interroger sur le fait qu'il ne fut jamais contaminé lors des soins qu'il prodigua à ses malades. Il rapporte, dans ses mémoires : "J'entendis souvent demander par quel moyen j'étais inaccessible à la contagion. Cependant, je prenais assez peu de précautions : aussi bien nourri que les circonstances le permirent, je faisais un fréquent usage de spiritueux, pris à petites doses et très étendus. J'allais constamment à l'ambulance à cheval et au petit pas… Je me lavais soigneusement les mains avec de l'eau et du vinaigre ou de l'eau et du savon et je revenais au camp au petit galop ce qui me procurait un léger état de moiteur… Je changeais de linge et d'habit et je me faisais laver le corps entier avec de l'eau tiède et du vinaigre avant de me mettre à manger". Le geste d'inoculation du pus d'un bubon peut encore à l'heure actuelle être contesté. Si la peste bubonique peut guérir spontanément dans 20 à 40 % des cas et qu'elle n'est pas la plus contagieuse, il a été prouvé que tous les prélèvements effectués chez ces malades, sont hautement virulents. Jean-Dominique Larrey rapporte dans ses mémoires de chirurgie militaire et campagnes que l'inoculation est inutile et dangereuse. Il cite également qu'un certain médecin anglais Whyte, pendant une expédition en Inde, s'était inoculé le pus d'un bubon de pestiféré lors d'un séjour assez long qu'il avait fait à Rosette. Il mourut au neuvième jour de l'inoculation. À Constantinople, le docteur Wallis, également Anglais, s'était inoculé superficiellement, après avoir employé, avec succès, l'inoculation par la vaccine.

Desgenettes n'inscrit pas son geste dans un expérience scientifique, mais rapporte bien lui-même que : "ce fut pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée qu'au milieu de l'hôpital, je trempais une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré et que je me fis une légère piqûre dans l'aine et au voisinage de l'aisselle". Ce geste pourrait être celui d'un jeune médecin téméraire emporté par une spontanéité généreuse. Simulacre ou pas, il ne reste pas moins vrai que Desgenettes, professeur de clinique médicale et d'hygiène, eut une conduite exemplaire durant la campagne d'Égypte et de Syrie en étant le précurseur de l'hygiène médicale et en donnant l'exemple d'un médecin généreux et dévoué à ses malades. Ce geste qui parut héroïque n'était sans doute pas plus dangereux que les autopsies de Jean-Dominique Larrey sur des cadavres de pestiférés, à mains nues, pour rechercher dans les organes les causes de la contagion. Il perdra d'ailleurs son aide Betheil, chirurgien de 2ème classe, qui contractera la maladie quelques jours après l'ouverture d'un corps.

Dans l'art, cet épisode a été figuré à de nombreuses reprises et souvent reproduite dans l'imagerie populaire. La scarification est souvent représentée au pli du coude ou à l'avant-bras alors qu'elle a été réalisée à l'aisselle et à l'aine, sauf peut-être sur un tableau du milieu du XIXème siècle exposé au musée de Vic-sur-Seille en Lorraine où l'on voit

Desgenettes levant le bras gauche et s'apprêtant à s'inciser l'aisselle. Pour l'artiste et le spectateur, la représentation du geste sur l'avant-bras paraît être plus esthétique.

L'épisode de la libération de Desgenettes, à la fin de retraite de Russie, met en scène un médecin de renommée européenne. Il a 50 ans, il a eu un parcours professionnel fulgurant et il prend la tête de l'hôpital du Val-de-Grâce en 1803, est nommé inspecteur du Service de santé, chevalier puis officier de la Légion d'honneur, il est professeur à l'École de médecine. Son activité de médecin militaire le conduit partout en Europe : pour étudier une épidémie de fièvre jaune en Espagne en 1805, pour organiser les hôpitaux durant les campagnes napoléoniennes de Prusse, de Pologne et d'Autriche. Il est fait Baron de l'Empire en 1809 en même temps que Larrey et Percy. Durant l'hiver 1812, au cours de la catastrophique retraite de Russie, à bout de force, il est capturé avec l'arrière-garde à Wilna (Vilnius en Lituanie actuelle) le 10 décembre, par les cosaques. Dans un élan d'orgueil, Desgenettes écrit au tsar en personne : "Les soins que j'ai donnés aux soldats que le sort des armes a faits prisonniers de la France, me donne des droits à la bienveillance de toutes les nations", réclamant sa liberté à l'empereur, comme un droit acquis en retour des soins donnés aux soldats russes. Un peu plus tard, un oukase du tsar lui rend la liberté : "Sachez que vous avez les droits non pas seulement, comme vous le dites, à la bienveillance, mais encore à la reconnaissance de toutes les nations". Le 25 mars 1813, c'est-à-dire plus de trois mois après sa capture, il est escorté par les cosaques de la garde jusqu'au glacis de Wittenberg en Saxe, aux avant-postes de l'armée française.

Jean-Dominique Larrey polémique, dans une correspondance à son épouse, à propos de la libération de Desgenettes. En effet, Larrey était intervenu auprès de la cour de Russie et il est persuadé d'avoir eu une influence déterminante dans cette libération. Cependant, Desgenettes semble ne lui en savoir aucun gré, même s'il lui promet de réclamer, à son retour à Paris, une indemnité de perte d'équipage, comme il doit le faire pour lui-même. Larrey écrit à sa femme en août 1813 : "Je suis fort aise d'apprendre que Desgenettes ait reçu 2000 francs d'indemnité, il avait promis, en parlant pour lui à l'empereur de parler également pour moi, et qu'il demanderait 2000 francs pour chacun. Il paraît qu'il ne l'a pas fait. Tout est possible alors…".

Après la bataille de Leipzig, en novembre 1813, Desgenettes est de nouveau fait prisonnier. Il va rester à la citadelle de Torgau pendant plus de six mois et ne sera de retour en France que pour la première Restauration, Napoléon étant à l'île d'Elbe depuis un mois. Dominique Larrey, qui lui en voulait pour son ingratitude, avouait n'avoir fait aucune démarche pour sa remise en liberté et l'abandonnait à la grâce de Dieu. De cet épisode la postérité retiendra la lettre élogieuse du tsar pour un médecin militaire qui méritait sans doute, comme tout personnel médical au service des blessés et des malades, toute la considération et la protection qu'on leur accorde actuellement depuis 1949 par les Conventions de Genève.

Analyse de l'œuvre

La technique de la peinture à fresque de Jean Coquet était classique, sur enduit encore frais. Ses dessins préparatoires à la mine de plomb et ses esquisses à la gouache étaient d'une grande précision ; tout y était dessiné, prêt à être scrupuleusement exécuté, sans besoin d'y revenir. Il peignait par panneaux successifs, respectant un quadrillage préparé. Le granité de l'enduit, assez marqué, donne à la paroi l'aspect particulier d'un tissu.

Desgenettes s'inoculant la peste à Jaffa le 4 avril 1799 : pour cette œuvre Coquet s'inspire de la toile d'Antoine-Jean Gros *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* (1804)

du musée du Louvre. On y reconnaît une composition similaire, académique, la même façon de traiter les groupes de personnes entremêlées et des éléments du décor : arcades, citadelles… L'identification de la scène est claire, Desgenettes au centre, au milieu du point de fuite, s'inocule le pus d'un malade qui lui fait face, au milieu de collaborateurs pris d'effroi. Un groupe de pestiférés semble attendre plein d'espoir la guérison. À l'opposé plusieurs cadavres sont pleurés par deux femmes. La scène semble se dérouler en extérieur, dans une sorte d'amphithéâtre grandiose, au loin des militaires évacuent un malade sur un brancard.

Le premier plan est encombré de mourants et de cadavres. La scène de l'inoculation se situe plus en arrière. À l'arrière-plan, un décor minéral d'arcades, de palais, de tours et de minarets, une frégate ancrée dans un port. La perspective est donnée par de multiples volées d'escaliers, sans issue, renvoyant au surréalisme et par la diminution progressive des tailles des personnages, notamment ceux figurant les militaires. Les masses s'organisent de chaque côté d'une oblique, séparant deux zones distinctes en haut à droite et en bas à gauche. Cette séparation est renforcée par une asymétrie dans les couleurs et la lumière. Du côté droit, la lumière est zénithale, les couleurs sont à dominance jaune et ocre. Du côté gauche, les couleurs à dominance bleue et verte, sont plus froides, la lumière provient d'une chandelle posée au sol. À l'arrière-plan, le ciel est sombre. La dichotomie entre les deux zones de l'œuvre évoque le Jugement dernier. Les contours du dessin sont nets, rectilignes pour le décor, souples pour le personnage de Desgenettes, brisés et cassés pour les pestiférés.

Desgenettes, vêtu d'un habit imaginaire, est en pleine lumière, suspendu comme en apothéose, flottant au-dessus des autres. Son visage affiche une grande sérénité, concentré sur son geste, flegmatique. Son geste lui-même s'apparente à une phlébotomie d'où sourd un filet de sang rouge. Les groupes de personnages sont indépendants. Celui des militaires, représentant les médecins collaborateurs de Desgenettes, horrifiés par le geste de leur médecin-chef, dégoûtés par les odeurs pestilentielles semblent s'enfuir de la scène. Ce mouvement de fuite est renforcé par des cyprès, symbole de deuil et de tristesse, couchés par le vent (le khamsin, ou vent de sable, était accusé d'apporter la peste).

Le groupe des pestiférés est d'une extrême affliction, rendue par leur maigreur et un trait géométrique et nerveux. Les malades nus ne sont ni civils ni militaires et représentent l'humanité tout entière. Leur anatomie est approximative et pourtant bien reconnaissable (Coquet peignait sans modèle). Les muscles et les visages sont cernés avec précision à la manière byzantine. L'espoir de guérison est néanmoins perceptible dans leurs regards implorants tournés vers Desgenettes. Coquet introduit au groupe une vierge drapée de bleu, dont l'enfant est étrangement assis sur son épaule gauche. L'art sacré où excellait Coquet fait encore irruption au premier plan où un cadavre gît comme le Christ à la descente de la croix. À gauche, les morts sont pétrifiés dans leur linceul. Les silhouettes debout sont allongées, évoquant les arts premiers et, comme pour compenser la contre-plongée. Dans cet univers minéral, le végétal est malmené ; un arbre au tronc tortueux symbolise la mort en perdant ses dernières feuilles. Près d'une vanité, le rat est désigné responsable de la maladie mortelle. Le Service de Santé des Armées est célébré par ses attributs : le bicorne et l'épée, rappelant le rôle d'instruction de l'hôpital pour les élèves du service de santé militaire.

Desgenettes fait prisonnier par les Russes est libéré grâce à sa réputation : pour cette œuvre, Jean Coquet s'inspire de *Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau* (1808) autre toile du musée du Louvre d'Antoine-Jean Gros, qui avait aussi mis à l'honneur le Service

de Santé sous les traits de Pierre-François Percy soutenant un blessé sur la gauche du tableau. Là encore, Jean Coquet ne propose pas une œuvre historique. Il met en scène, dans un paysage de neige, Desgenettes au milieu d'un groupe de blessés, brandissant la lettre d'ordre de libération du tsar Alexandre Ier de Russie, qui le salue en retour, dressé sur son cheval cabré. La composition, d'une parfaite symétrie, est à l'identique de celle d'Antoine-Jean Gros. Au premier plan, les blessés, à même le sol glacé. Les groupes de personnages du deuxième plan, deux couples de cavaliers, de chaque côté, donnent la profondeur, accentuée par un horizon où l'on aperçoit Moscou en flammes. Pour terminer avec la comparaison des deux œuvres, Murat faisant face à Napoléon disparaît ; il est remplacé par un tsar omniprésent à gauche, bien reconnaissable, sur les esquisses à la gouache, par sa toque de fourrure. Desgenettes est placé au sommet d'une pyramide centrale.

La peinture est structurée par deux grandes diagonales qui semblent relier les différents plans. Le ciel d'hiver est assombri par la fumée s'échappant des villes détruites. La lumière vient du sol, comme reflétée par la neige. Le choix des couleurs s'est porté sur des tonalités froides sauf pour le cavalier représentant Alexandre. Desgenettes, semblant protéger deux blessés, se tourne vers le tsar. Ce mouvement est accentué par un drapé de couleur bleue et par la déformation de son visage, vu de profil, qui le rend très expressif malgré des yeux noirs sans reflet. Une chevelure abondante et ondulante, comme l'appréciait Jean-Dominique Larrey, participe avec élégance au sommet de la pyramide.

Le drame de la retraite de Russie est rendu par un décor réduit. À l'horizon, à droite, à peine visible, cernée de remparts, on reconnaît néanmoins la capitale russe par ses dômes en forme de bulbe. En bas à droite, un affût de canon recouvert de neige, en partie détruit, fait office de brancard. Sous le pied gauche de Desgenettes, un tambour inutilisable, symbole de la déroute. Le Service de santé est encore honoré par la présence de deux médecins, reconnaissables à leurs bicornes cocardés. L'un pansant la jambe d'un grognard, regard tourné vers le tsar, l'autre penché sur un blessé dont on sent la vie s'échapper. Les cavaliers de l'arrière-plan, cabrant leurs chevaux en signe de victoire, semblent encadrer Desgenettes pour l'escorter aux avant-postes français. L'attitude du tsar rappelle la mosaïque très connue de Pompéi représentant Alexandre le Grand à la bataille d'Issos. Jean Coquet avait déjà peint une œuvre profane semblable pour le salon d'automne de 1941 à Lyon : "Évasion", un cheval marin de la mythologie grecque dont on retrouve toute la puissance avec l'empereur russe.

Conclusion

Les fresques de l'hôpital d'instruction des armées Desgenettes à Lyon sont une des plus grande célébration par leurs dimensions et leur valeur artistique en hommage au médecin Nicolas René Dufriche baron Desgenettes, précurseur de l'hygiène des armées en campagne et archétype du médecin militaire. Jean Coquet, artiste lyonnais trop méconnu, spécialiste de l'art religieux, décorateur et maître verrier, donne dans cette œuvre aux influences classiques, un caractère intemporel, louant ainsi les qualités immuables de la médecine militaire au service de la nation et de l'humanité.

REMERCIEMENTS

Les auteurs tiennent à adresser leurs plus sincères remerciements aux membres de la famille Coquet qu'ils ont eu la chance de rencontrer au domicile de Jean-Luc Coquet, fils de l'artiste. Nous adressons également toute notre gratitude à Madame Christiane Coquet, son épouse, qui depuis des années répertorie les œuvres de son beau-père avec passion. Son aide précieuse nous a été indis-

pensable pour comprendre l'artiste et rédiger cet article. Nous remercions également vivement Monsieur James Bansac, artiste peintre, ancien architecte de Charles Mérieux à Lyon, et Monsieur André Trésallet, successeur de Jean Coquet à l'École des beaux-arts de Lyon qui, tous deux, ont eu la gentillesse de nous accueillir et de nous rapporter les expériences qu'ils ont vécues avec l'artiste. Nous adressons également nos remerciements à Monsieur Pascal Lecapitaine, responsable des archives de l'hôpital d'instruction des armées Desgenettes, à Monsieur Roger Paturel et au Père André pour nous avoir permis d'observer en toute liberté les œuvres de Jean Coquet. Enfin, à Madame Nadine Pons pour son aide dans la rédaction de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

CRISTAU P. et Wey R. - *Les hôpitaux militaires au XXème siècle*, Paris, Le cherche midi, 2006.

DESGENETTES R. - *Histoire médicale de l'Armée d'Orient*, Croullebois, Paris, 1802.

DUFIEUX B. - "Jean Coquet (1907-1990), l'art du décorateur", *Bulletin de la société historique, archéologique et littéraire de Lyon*, tome XXX (2000-2001).

FORGUE E. - *Desgenettes 1762-1837*, Édition des laboratoires, G. Beytout, Paris, 1937.

GAZEL L. - *Le Baron Desgenettes 1762-1837, notes biographiques*, Paris, thèse 1912.

GIARD A. - *Le Baron Desgenettes, un grand médecin de l'époque napoléonienne 1762-1837*, thèse Lyon n°149, 1995.

GOUTTENOIRE B. - *Dictionnaire des peintres et sculpteurs à Lyon aux XIXème et XXème*, La Taillanderie, Lyon, 2000.

LARREY J.D. - *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*, 4 vol., Smith, Paris, 1812-1817.

MARCHIONI J. - *Place à Monsieur Larrey chirurgien de la garde impériale*, Paris, Actes sud Leméac, 2006.

POHL J.B. - *L'hôpital d'instruction des armées Desgenettes 1946-1995*, thèse Lyon 2005.

RIVE J. - *Historique de l'ancien hôpital Desgenettes (les hospitalisations militaires à Lyon autrefois)*, Lyon, Dosc Frères, 1952.

SOUBIRAN A. - *Napoléon et un million de morts*, Paris, Kent-Segep, 1969.

VILLAIN M. - *Jean Coquet et le poème de saint Irénée*, Grenoble, B. Arthaud éditeur, 1942.

Biographie et principaux travaux de Jean Coquet, liste provisoire avec des éléments fournis par sa famille, années 30 à année 80. Autres travaux à dater et à vérifier et à préciser. Liste arrêtée à juin 2008. Christiane Coquet, Tassin-la-demi-lune.

RÉSUMÉ

Deux épisodes historiques ont rendu célèbre René Nicolas Dufriche Desgenettes (1762-1837) : - le premier, le plus connu, où il montre son courage en s'inoculant la peste pendant la campagne de Syrie en 1799 ; - le deuxième pendant la retraite de Russie en 1812, représentée rarement dans l'art, où prisonnier des Russes, il est libéré grâce à sa réputation. Ces évènements sont rappelés par deux fresques de grandes dimensions qui se font face dans l'entrée principale de l'hôpital militaire Desgenettes de Lyon construit pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces fresques sont l'œuvre de Jean Coquet (1907-1990), décorateur, maître-verrier et peintre, professeur de décoration puis directeur de l'École des beaux-arts de Lyon. En 1946, Jean Coquet intègre ces deux peintures murales dans un ensemble décoratif où s'associent ferronneries, meubles, céramiques et vitraux. Leurs décors s'inspirent des toiles d'Antoine-Jean Gros (1771-1835) : Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa *(1804) et* Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau *(1808). Leur composition académique et leur stylisation hardie en font des représentations tout à fait originales et modernes de la vie de Desgenettes, archétype du médecin militaire.*

SUMMARY

René Nicolas Dufriche Desgenettes (1762-1837) became famous through two historical events : the first and most famous one is where he proved his courage by inoculating himself with the plague during the Syrian campaign in 1799 ; the second one, rarely represented in paintings, happened during the Russian retreat in 1812 when he was freed thanks to his reputation. Two wide fresco paintings facing each other in the hall of Desgenettes, a hospital built during World War Two, are witnesses of these two major events. Jean Coquet (1907-1990), a decorator, painter and glassblower, who worked at the Beaux-Arts School of Lyon, first as a decoration teacher than as its director, painted these two works of art. In 1946, he inserted them into an ornamental group constituted of ironworks, furniture, stained glass and ceramics. Two paintings from Antoine-Jean Gros (1771-1835) inspired these works : Bonaparte visiting the plague-stricken of Jaffa *(1804) and* Napoleon on the battlefield of Eylau *(1808). With their academic composition and daring stylization those two frescoes represent in a modern and original way Desgenettes' life style, an archetype of what the military doctor is.*